

FRÉDÉRIC COLLIGNON

“Je ne suis pas le Messi du kicker”

Retour au calme pour le champion du monde, quelques semaines après avoir renouvelé son titre, acquis à Nantes. L'occasion, aussi, de parler Jeux Olympiques et de défier le meilleur joueur de tous les temps. Grosse raclée...

RENCONTRE **TRISTAN GODAERT**



L'âge auquel Frédéric a claqué ses premières balles sur un kicker. En fait, le Liégeois était tellement petit qu'il est incapable de se remémorer ses débuts. “On me mettait sur des caisses, pour que je puisse atteindre les barres”, se souvient-il.

Grivegnée, à Liège. Frédéric Collignon nous invite chez lui, histoire de causer kicker. Dans la cave du multiple champion du monde, une petite dizaine de tables alignées. Toutes différentes. Autour de nous, des centaines de coupes ornent les armoires, témoins d'une passion débutée il y a 40 ans. Impossible de les compter.

Une partie s'impose. À deux contre un, évidemment, histoire d'avoir une chance. Trois goals, ce serait déjà une belle perf' contre le meilleur joueur du monde. Naïf...

L'air malicieux, le Liégeois nous demande s'il doit “la jouer relax”. La réponse, négative, est ferme et catégorique.

À 9-0, la balle n'a toujours pas passé notre milieu de terrain. Tout va trop vite... Jusqu'à ce que, par miracle, nos avants récupèrent enfin le ballon et sauvent l'honneur. À moins que Rico ne l'ait fait exprès ? Son sourire en dit long. Deux actions plus tard, il scelle notre sort à 11-1. Impressionnant. Et puis, l'important, c'est de participer, comme disait l'autre.

Impressionnant, comme à Nantes, début janvier. Aux championnats du monde 2012, Frédéric Collignon prouve une nouvelle fois qu'il est au-dessus de la mêlée. À 36 ans, il met encore tout le monde d'accord en simple messieurs, puis en double avec le jeune Tom Van de Cauter, avant d'offrir à la Belgique son premier sacre planétaire, par équipe. Aux autres, il ne laisse que des miettes. Une vieille habitude. Jugez plutôt : depuis 1999, il gagne tout ou presque, soit près de 120 titres en simple et 300 en double, dont une soixantaine de couronnes mondiales. Il est aussi le seul à avoir

triomphé sur toutes les tables du circuit officiel. Et l'homme ne joue que quelques tournois pas an. Les plus relevés, évidemment.

Cette nouvelle couronne offre au sympathique garagiste, le temps de quelques jours, une couverture médiatique sans précédent. Journaux, radios, télévisions : le Liégeois est partout. Une semaine plus tard, à Bonn, il reconduit son titre de champion d'Europe... Dans l'indifférence générale. “C'est ça le baby-foot”, sourit Frédéric. “À Nantes, Eurosport 2 a couvert l'évènement, avec près de 24 heures de direct. Des milliers de personnes à travers le monde ont pu suivre la compétition, sur leur poste à la télévision. Ce n'était pas le cas pour l'Euro et malgré les victoires en double et en simple, les médias n'en ont pas parlé. Personnellement, je m'en fiche de retomber dans l'anonymat. Ce que nous avons réalisé n'est pas extraordinaire et je ne suis pas, comme je peux parfois l'entendre, le Lionel Messi du kicker ! Je ne serai jamais populaire et c'est très bien comme ça. Je ne suis d'ailleurs pas particulièrement à l'aise lorsqu'il s'agit de faire des interviews. Si je le fais, c'est pour mes partenaires en équipe nationale et pour la bonne image de notre sport”.

DU FOOT, BABY !

Le baby-foot, un sport ? Grand débat. “Qu'est-ce qu'un sport, en fait ?”, réagit Frédéric, “une activité qui demande une grande dépense d'énergie ? Que dire alors du tir à l'arc ou du tir au pistolet, présents aux Jeux Olympiques ? Le football de table demande une concentration maximale durant de nombreuses heures, un



BERNARD DEMOULIN

sens tactique aigu, de bons réflexes et énormément de synchronisation. Je peux vous garantir que malgré les idées reçues, il est impossible de jouer correctement avec deux grammes d'alcool dans le sang !” (Il sourit)

Car le kicker traîne une sale réputation. Normal, diront certains, pour une discipline qui prend ses lettres de noblesse dans les bars du monde entier, bière à la main et cigarette au bec. Sans oublier la petite rasade de cacahuètes. Depuis, la donne a changé et le kicker est devenu bien plus que cela. “Il ne faut pas avoir honte de nos racines. Le baby-foot est un sport de café et doit rester. Mais parallèlement, il y a une ligue internationale qui se professionnalise (NdLR : l'ITSF), des compétitions de mieux en mieux organisées, avec des prize-money de plus en plus intéressants. C'est autre chose que les parties officielles du vendredi, dans les cafés ! Pour deve-

nir un vrai sport, reconnu par le Comité International Olympique, nous devons continuer dans ce sens-là”, analyse le champion du monde, également impliqué au sein de la fédération Belge de Kicker, comptant près de 8.000 membres. Bien loin des 20.000 Italiens. Il se chuchote même que les dirigeants de l'ITSF seraient proches de Jacques Rogge. “Nous avons le nombre d'affiliés requis, un règlement international, un code vestimentaire et même des contrôles antidopage. Alors, pourquoi ne pas rêver des JO, un jour ? !”

L'essor du baby passe aussi par les retransmissions TV, comme à Nantes. “Visuellement, c'était très perfectible. Les caméras étaient focalisées uniquement sur la table. Or, comme dans tout sport, il faut également montrer les réactions des

joueurs, les émotions. La réalisation doit être conseillée par des gens qui connaissent le jeu. La télé peut aider, va aider. C'est un pas de géant vers la reconnaissance du football de table”.

Heureux dans son travail, au sein de l'entreprise familiale, où il répare et revend des voitures, Frédéric Collignon ne se voit pas tout plaquer pour le kicker. “Certains joueurs aux États-Unis sont devenus pros. Moi ? Je suis heureux comme cela et pour mieux gagner ma vie qu'ici, il faudrait que je voyage toute l'année. Ce n'est pas faisable. Enfin, pas pour l'instant”, conclut-il, grand sourire.

Comme d'habitude. ●

